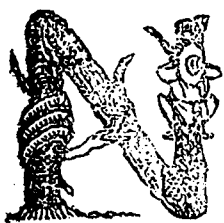


LA BOHEME.



NOUS avons lu, il y a plusieurs jours dans un numéro, de la Minerve qui nous est tombé par hasard sous les yeux, un petit article concernant la formation d'une société

à Montréal, ayant pour titre "La Bohème", société qui est composée de jeunes gens instruits, mais qui ne peuvent pas percer faute de persévérance dans la carrière des lettres, des arts et de l'industrie.

Le nom de Bohème s'applique à une fraction nombreuse et longtemps mal connue du monde des gens de lettres et des artistes.

Balzac est celui qui s'en est le plus souvent occupé, mais il a peint surtout sous ce nom cette jeunesse élégante et oisive qui, vers les dernières années du règne de Louis Philippe, attendait la fortune et la réputation en se promenant sur le boulevard des Italiens, ou en déjeunant chez Tortoni.

Cette Bohème n'existe plus aujourd'hui celle qui l'a remplacée est beaucoup moins aristocratique, et plus exclusivement artistique et littéraire, de fruits secs des lettres, des arts, etc.

Dans ce monde, si fréquemment aux prises avec la faim, ce n'est quelquefois pas le talent qui manque, c'est plutôt l'énergie continue de la volonté, c'est le désir de sortir de cet état où des joies si vives consolent des plus poignantes souffrances ; c'est aussi, et c'est l'amour de la paresse, la répugnance à tout travail sérieux et continu.

Le "Bohème" ne fréquente d'ordinaire que d'autres Bohèmes aussi pauvres, aussi paresseux, aussi insouciant que lui. Ils s'encouragent mutuellement à mener sans s'effrayer cette vie de misère, de fantaisie et de tabac.

Ainsi se sont usés beaucoup d'esprits pleins d'avenir, dans les luttes misérables contre la nécessité, dans des conversations brillantes qui n'aboutissent à aucune œuvre sérieuse.

Elle ont été portées au théâtre, où elles ont obtenu un grand succès. Toutefois, il ne faudrait pas que la séduction qu'un talent aimable a su donner à cette vie accidentée engageât les jeunes gens qui aiment les lettres à l'embrasser.

Les vrais talents, les vocations réelles peuvent traverser parfois la vie de Bohème, mais n'y demeurent pas.

Ce mot "Bohème" se dit aussi des Bohémiens, des vagabonds, des gens de mœurs déréglées.

Il y a quelque trente ans et plus qu'on a joué au théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris une pièce ayant pour titre, Les Bohémiens de Paris; je ne me rappelle plus le nom de l'auteur, cette pièce a eu assez de succès; mais je me rappelle quelque complète chantés en chœur, au refrain :

Refrain.

Vivre d'industrie, Avoir sa gaieté pour tout bien, Oui, voilà la vie Du vrai bohémien parisien.

Oiseau de passage, Il fréquente tous les quartiers Sans apprentissage, Il sait faire plus de vingt petits métiers. Mais le pain qu'il soutire, Aux bons jobards, aux gens bien mis Le soir sans rien dire, Il partage avec ses amis. Vive l'industrie, etc., etc.

Auprès de nos belles, Comme un volcan, il est cité ; Pourtant avec elles, Il a très peu de fixité. Qu'une biune en ce monde, Lui fasse des traits ou des noirceurs ; Il en prend une blonde, Afin de varier les couleurs.

Vivre d'industrie, etc., etc.

Le nom des Bohémiens est le nom qu'on donne en France à un peuple nomade qui parut en Europe dans le XVIe siècle, et qui se répandit d'abord en Moldavie, en Valachie, en Hongrie et en Bohême, puis dans le reste de l'Europe.

Les Bohémiens sont nommés Heiden (idolâtres) en Hollande, Tartares en Suède et en Danemark, Pharaonites en Hongrie, Tchiganes en Turquie et en Valachie, Gypsies en Angleterre, Tzigari en Italie, Tziganer en Allemagne, Gitanos en Espagne. Ils se nomment eux-mêmes Romichal et Tzicari.

Ils appartiennent tous à une même race, que l'on croit originaire de l'Inde. Les ancêtres des Bohémiens, qui faisaient, dit-on, partie de la caste avilie des Soudras, quittèrent leur patrie lors de l'invasion des mongols de Tamerlan, en 1398, pour échapper à l'affreuse servitude qui pesait sur eux.

Quelques écrivains versés dans la cabale, entre autres Vaillant (de Bucharest), voient en eux les descendants des mages de la Perse, et les regardent comme les dépositaires des premières traditions de l'humanité et des sciences occultes.

Emigrés d'une société qui les considérait comme les derniers de l'humanité, élevés dans l'idée qu'ils souillaient tout ce qu'ils approchaient, les Soudras Bohémiens n'osèrent se mêler aux peuples européens, ni tentés de se créer une nouvelle patrie par la force, et restèrent vagabonds, n'inspirant que de l'effroi, du dégoût, jamais de l'intérêt, rarement de la pitié.

Ils campaient la nuit dans les bois, se répandaient le jour dans les campagnes, pénétraient quelquefois dans les villes, ne demandant des moyens d'existence qu'à la mendicité, à la mendicité, où à une science divinatoire qu'ils disaient posséder, et qui se basait sur de prétendus calculs astronomiques combinés avec les lignes de la main.

Leur figure basanée, leurs cheveux noirs et luisants, leur taille petite et grêle, leur agilité à la course, leurs mœurs sauvages, la bizarrerie de leurs costumes, leur langage incompréhensible, tout se réunissait en eux pour les faire distinguer des peuples au milieu desquels ils vivaient errants.

Ils furent souvent victimes de la superstition ; on les emprisonna, on les pendit, on les brûla, selon les besoins de l'opinion publique et de l'inquisition.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'histoire des législateurs de l'Europe est remplie de lois, d'ordonnances, de règlements dont les Bohémiens sont l'objet. En 1800, sous Charles IX, les Etats d'Orléans et de Navarre les expulsèrent par édit de la France, où ils continuèrent cependant à errer. En se livrant à quelque industrie utile, un grand nombre de Bohémiens sont parvenus à s'établir d'une manière permanente parmi les divers peuples de l'Europe ; ceux-là se sont réhabilités par le travail.

En Turquie, en Hongrie, dans les pays valaques, ils exercent le métier de forgeron ou celui de chaudronnier ; les peuples de ces contrées croient qu'ils sont condamnés à ces travaux parce que leurs ancêtres forgèrent les clous avec lesquels fut crucifié Jésus.

Cette tradition de l'Europe Orientale est une des fables ridicules ou odieuses à l'aide desquelles on excita si souvent la rage du fanatisme contre les infortunés Bohémiens. En Espagne, les Bohémiens vivent dans les montagnes ; beaucoup d'entre eux cependant, sont établis dans les villes ; à Cordoue et à Séville, ils habitent des quartiers particuliers.

En Angleterre, ils sont maquignons, vétérinaires, maréchaux forains, contrebandiers et voleurs ; ils reconnaissent l'autorité d'une femme de leur race, à laquelle ils donnent le titre de reine.

Il y en a aussi quelques-uns établis en Russie. Quelle que soit leur manière de vivre, les Bohémiens ont conservé partout leur langue et leurs mœurs.

PARAGARAFARUMS.

LA DÈCHE.



Etat de la rédaction lorsque les abonnés ne paient pas. Poches vides, que voulez-vous ?

LE LANGAGE DES YEUX.



—Bateau ! une jolie fille !



—Je m'en vais tourner autour d'elle et voir si elle me regarde.



—Oh ! Dieu des cieux ! elle m'aime ! Elle m'a fait un clin d'œil.

Le Mariage au Lapin.

Zéphirin Beloisson, après avoir gagné une respectable fortune dans le commerce de bonneterie, avait acheté une petite propriété dans les environs du Mans pour réaliser enfin le rêve de toute sa vie manger des lapins qu'il élèverait lui-même. Le lapin était sa passion ; il le mangeait à toutes les sauces ; il en avait même inventé une qu'il avait baptisée la sauce zéphirine. Il respectait le lapin à l'égal d'un dieu, je me rappelle l'avoir vu entrer en fureur lorsqu'on créa ce nouveau vocable : poser un lapin. C'était profaner, disait-il, le plus innocent des animaux.

Dès qu'il fut installé dans sa propriété, il fit construire de nombreuses cabanes ; elles formaient une petite ville ceinte de murs, c'est-à-dire d'une petite haie, et occupant près de la moitié du parc, très-beau et très grand. Cela fait il s'occupa de les peupler et acheta d'un coup 500 mâles et autant de femelles.

On le sait, le lapin est prolifique au bout d'un an, ces 500 couples en avaient produit trois ou quatre fois autant ; de leur enclos trop petit pour les contenir tous, ils s'étaient répandus partout ; dans le jardin, dans la cour et même dans la maison, de la cave au grenier, en était pleine. Beloisson était heureux, il ne pouvait se lasser de les admirer, à tout instant il leur portait des friandises : des carottes bien sucrées, du thym, de la salade. Il était heureux, ai-je dit, mais un nuage vint obscurcir son bonheur ; les lapins augmentaient sans cesse, et il voyait arriver le moment où il ne pourrait plus trouver assez de carottes sur le marché de sa petite ville. Depuis l'arrivée de Beloisson leur cours avait monté ; il y avait eu hausse de 6 sous par botte.

Justement il avait un voisin de terre, ancien commerçant du Mans qui, lui, avait le fanatisme des carottes ; il possédait 10 hectares de terres plantées exclusivement de ce légume rouge dont il ne vendait pas une feuille ! il plantait la carotte pour la carotte et non pour l'argent qu'elle aurait pu lui rapporter. D'ailleurs, Beloisson et lui étaient brouillés, ou plutôt ils n'avaient jamais été amis ; ils eussent dû le devenir par leur voisinage, mais Beloisson, frais arrivé dans la capitale, avait commencé par dédaigner le Manceau, qui, lui, en revanche, détestait cordialement le parisien.

Un événement inespéré les rapprocha : ici, je laisse la parole à mon ami Beloisson. "Je vous assure, me dit-il que le lapin est un animal aimé de Dieu et ce qui le prouve, c'est qu'au moment où les miens manquaient de nourriture, un hasard imprévu leur livra une quantité de carottes telle que dans leurs rêves les plus insensés ils ne devaient certainement pas espérer.

Mon voisin à un fils, très beau garçon ma foi, il vit ma fille, il l'aima, et je ne sais comment il s'y prit, mais il fut aimé. "Quel ne fut donc pas mon étonnement lorsque je vis un jour arriver chez moi mon voisin, le planteur de carottes, celui dont j'avais depuis longtemps les légumes. Il venait me demander pour son fils la main de ma fille. La surprise et la joie faillirent me suffoquer ; c'était mon rêve qui se réalisait, mais cependant, en bon père—la société des lapins développe les bons sentiments—je ne voulus pas sacrifier ma fille à ma passion et je lui demandai son consentement. Elle le donna de grand cœur et je pressai aussitôt la conclusion de l'affaire.

"Je donne, dis-je au père de mon futur gendre, 100,000 fr. de dot à ma fille, à condition que vous donniez à votre fils 8 hectares de carottes.

"Ça ne lui en laissait que 2 ; il regimba bien un peu ; mais enfin il céda.

"Maintenant, ma fille est mariée et heureuse, mes lapins ont des carottes et moi je suis tranquille. Vive la lapinomanie ! Voilà le vrai bonheur !"

Beloisson finit sa son histoire ; je n'ai rien à ajouter à ce panégirique du lapin.

VARIETES

Sur le terrain. Un vieux brisnard de cuirassier à un bleu qui va se battre au "bacale" :

—Vois-tu, l'agrément que tu as avec Chahuzac, c'est de ne pas risquer d'être estropié..... il vous a un coup droit qui ne rate jamais..... Mais, sois tranquille, je me charge de prononcer sur ta tombe un petit discours qui se portera bien..... tu verras si Balançard est un ami, oui-zou-non.

\*\*

Harpagonus a gagné dans le commerce une fortune assez ronde. Il possède un ou deux millions et ne dépense guère que douze ou quinze cents francs par an.

Il est logé dans une chambrette, et son portier lui sert de domestique. Un jour il donne à ce pipelet un vieux chapeau râpé, gras, ignoble, avec lequel il n'osait plus sortir.

Le portier fait nettoyer cette affreuse coiffure et se met à la porter. —Tiens, dit alors le millionnaire, quel est donc ce chapeau, père Athanas ?

—Dame, monsieur, c'est celui que vous m'avez donné.

—Vraiment ? —Oui, je l'ai fait réparer.

—Et cela t'a coûté ? —Vingt sous monsieur.

—Bast ! mais c'est qu'il est très bien, ce chapeau ! Tiens, voilà les vingt sous ; rends-moi mon chapeau.

Harpagonus en fait maintenant ses dimanches.

\*\*

Une jolie nounou traîne une petite voiture où se prélassent deux gros bébés. —Arrive un beau sapeur, qui lui emboîte le pas et absorbe si bien son attention que la voiture passe sur une grosse pierre, et

voilà les deux bébés les huit fers en l'air sur le gravier du parc :

—Ohé ! lui crie Gavroche qui la guignait de l'œil, ohé, mame Dumanoir, tu sème tes marmots.

\*\*

Boireau vante à son ami Guibollard les charmes de Mme Boireau.

—Si tu voyais mon cher, quand elle les dénoue, ses cheveux, ils tombent jusqu'à ses talons.

—Peuh ! fit l'autre, Mme Guibollard c'est bien pis : quand elle les peigne ils tombent par terre !

\*\*

Nos bons protecteurs d'animaux. L'un d'eux aperçoit un cocher qui est en train de rouer de coups son malheureux cheval.

La bête se traîne à grand peine, tirant un sacre vide.

Le protecteur d'animaux injurie d'abord le cocher, puis au comble de l'exaspération :

—Tenez ! s'écria-t-il, conduisez-moi au poste de police !... Et lâchez de marcher vite !

\*\*

Deux ivrognes couchent ensemble dans un garni. L'un d'eux, Bajon, pendant la nuit, vide une bouteille de vin mise en réserve par son camarade qui porte le nom pittoresque de Caravage.

Le lendemain matin, Carnage se fâche : —C'est pas chouette, ça, s'écrie-t-il, tu savais que j'avais du vin pour faire une trempette et pendant que je dormais tu as tout bu, et si j'avais eu soif.....

Bajon.—Il avait une carafe pleine d'eau. Carnage.—Je te dis que c'était pour faire une trempette dans de l'eau, serin. Bajon.—D'Andlau, toi-même, imbécile !

FABLE.

Un canard au bas d'une échelle, Dans une mare barbotait ; Plus haut et battant de l'aile, Un autre canard était.

Le premier canard, le plus sage, S'il tombait, de moins haut tombait ! C'était toujours un avantage, Que le canard haut n'avait !

PASSEPARTOUT

PUBLIÉ PAR

ROUILLIARD & CIE.

Editeurs-Propriétaires.

Abonnement.....\$1.50 par année

BLOC-BRUNSWICK

SOREL.

Rébus Illustré

AVIS : Les devineurs sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passapartout

—Rébus illustré—

Sorel, P. Q.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Plus de malheur que de bonheur sur la terre.

ONT RÉPONDU.

Mlle. Christine Lasniers, Alfred et Elise, Mlle. Marie-Louise Lajeunesse, Lévis ; Alphonsinette Amérilda et Aurèle, Tenaç vous tranquille, Rimouski ; Oscar Fontaine, St. Hyacinthe ; F. J. B. Hector, et sa sœur Codélie, de St. Vincent de Paul ; Patouchon et Harphurius du Club de la Gaste, Chicago ; J. C. Dupuy, Woonsocket ; Louis Comeau, Manchester, Mass., Adèle Picmaud, Lewiston, Mé.

REBUS No 37.

LI LI LI LI LI LI LI LI

M. 1889

T T T T T T T

LA TERRE